

LE ZIG-ZAG

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

FRANCE ET ALGÉRIE
Un an..... 9 fr.
Six mois..... 5 »
Trois mois..... 3 »

LÉO D'ORFER

Directeur

AYMÉ DELYON

Rédacteur en chef

ERUAL

Administrateur

ABONNEMENTS

UNION POSTALE

Un an..... 12 fr.
Six mois..... 7 »
Trois mois..... 5 »

Bureaux : 34, rue Truffaut, à Paris. — Succursale à Lyon : 93, rue Molière

SOMMAIRE

Notre nouvelle rédaction. — A propos de V. Hugo, Erual. — L'homme aux bottines, Victor de Villeneuve, — En Cochinchine, Ant. Brébion. — Le Ruissellet, Ernest Bonneau. — A un jeune Poète, Hippolyte Laroque. — Blé. — Mots pour rire.

FEUILLETONS : Jacques Mauran, Léo d'Orfer — La Gouvernante modèle, Erual

A dater d'aujourd'hui, la rédaction du Zig-Zag a été organisée définitivement par notre nouveau directeur. Voici les attributions de chaque rédacteur :

Directeur : LÉO D'ORFER,
Rédacteur en chef : AYMÉ DELYON,
Secrétaire de la Rédaction : DESIRÉ FAY,
Administrateur : ERUAL.

Chroniques : LÉO D'ORFER,
La Semaine : MARTY CAZALÉS,
Théâtres et Echos : V. DELBERGÉ,
Bals et Concerts : SPADRILLO,
Feuilleton dramatique : JUAN HIERRO.
Critique artistique et littéraire : LÉO D'ORFER,
Curiosités : GALLUS,
Modes : MISS ROWEL,
Sport : FRA DIAVOLO,
Littératures étrangères : CARLOS RENDON,
Nouvelles, Variétés, Romans, Poésies. — AYMÉ DELYON, LÉO D'ORFER, D. FAY, ERUAL, G. COLLIN, PAUL BOURGET, LÉON CLADEL, FRANÇOIS COPPÉE, OGIER D'IVRY, J. LE LORRAIN, JEAN COURT, JEAN MORÉAS, S. DE GUAITA, SULLY-PRUDHOMME, ARMAND SILVESTRE, PAUL VERLAINE, JEAN RAISIN, etc.

En outre nous donnerons, sans tarder longtemps, le 1^{er} dimanche de chaque mois, un numéro splendidement illustré qui aura huit pages de texte et contiendra un grand nombre de portraits et biographies de littérateurs, de nouvelles et de variétés, etc.

Nous ordonnerons ce numéro spécial une des prochaines semaines.

LA RÉDACTION.

La semaine prochaine, le Zig-Zag publiera :
Le perversisme, chronique parisienne de M. LÉO D'ORFER.

Une poésie de PAUL VERLAINE.

Le Salon de peinture de 1885.

Une critique littéraire fort importante.

A propos de V. Hugo

« Vous nous donnerez des détails, vous, les amis du maître, » nous écrit-on de toutes parts... Que vous dire, chers lecteurs... il faudrait trop en donner pour tout dire ; aujourd'hui, nous serions des redites, et avant nous, le *Gil Blas* a pu écrire : « Paris tout entier était là, accru d'une foule innombrable (les chemins de fer accusent un million) venue des départements et de l'étranger. De l'Arc de Triomphe au Panthéon, pas une fenêtre vide, pas un balcon où les têtes ne fussent entassées, pas un coin du trottoir qui ne fut encombré d'un file humaine, pas un arbre où des gens du peuple ne fussent pendus en grappes dans les branches, pas un toit qui n'eût ses curieux perchés sur son arête. Et tout ce monde était d'un calme parfait. »

A dix heures et demie, sont arrivés Georges Hugo au bras de Mme Lockroy, sa mère, Jeanne Hugo, sa sœur, au bras de M. Lockroy. Ils sont allés saluer le cercueil au pied du catafalque, et sont revenus s'installer au milieu des parents et amis intimes, Léopold Hugo, le neveu du Maître, Chenay, Vacquerie, Meurice, Richard Lesclide, M. et Mme Ernest Lefèvre, M. et Mme de Lacrételle, Mme Tolla Dorian, M. et Mme Gleize.

Emile Augier, qui a succédé comme orateur à M. René Goblet, Emile Augier a résumé la situation, en disant :

« Ce n'est pas à des funérailles que nous assistons, c'est à un sacre. »

Viennent Catulle Mendès, Henri Rochefort, Clémenceau. Derrière ceux-ci, les invités de la littérature et de la presse ; citons au vol : Alphonse Daudet, Emile Zola.

Dans le char n° 8, nous avons remarqué la couronne du *Réveil de l'Ain*. Après ce char, les élèves du collège Janson portant deux couronnes, une grande pour Victor Hugo qui posa la première pierre du Collège ; une couronne plus petite portée pour Georges Hugo, camarade des élèves Janson.

Au char n° 10, la couronne du Théâtre des Célestins de Lyon.

Nous ne reviendrons pas sur cette idée gracieuse et charmante de lâcher de pigeons, due à Léopold Hugo. Dans l'Inde, entre autres, toute solennité, grandes funérailles ou grand mariage, ne s'accomplit jamais sans lancer une multitude de ces *bouquets* ailés. Sur le pont de la Concorde, sur le passage du cortège, 150 pigeons ont dû leur liberté à la mémoire du chantre des *Orientales*, qui, depuis le siège de Paris, avait conservé une si grande vénération pour ces utiles télégraphes, qu'on n'en servit jamais désormais sur sa table.

Le corbillard — un de huitième classe — est celui qui fut employé aux obsèques de Jules Vallès. Le cocher, du nom de Prove-reau, conduisit le char funèbre de Gambetta. Les deux chevaux s'appellent Fanfare et Florella. Quant au char lui-même, les agents des pompes funèbres le désignent par « Chicanneau » dans leur argot. Deux petites couronnes blanches avaient été attachées par Jeanne et Georges Hugo.

Le char mortuaire était entouré à gauche par MM. Catulle Mendès, Richard Lesclide, Payelle, et à droite par MM. Gustave Rivet, Pierre Lefebvre, Ollendorf. La famille de l'illustre défunt. Il faudrait citer tout, depuis le général Pittié, représentant Jules Grévy,

les ambassadeurs et les ministres, le grand chancelier de la Légion d'honneur, le général gouverneur de Paris, les Cours des comptes et de cassation, en un mot, tous le gouvernement au complet ; enfin le corbillard était arrivé au Panthéon que la bonne moitié du cortège était encore à l'Arc de Triomphe.

Les marches et les bas côtés du monument sont littéralement couverts de couronnes au Panthéon.

M. Oudet, sénateur, au nom de la ville de Besançon, a parlé le premier :

« Maître, soyez sans inquiétude sur votre berceau. Depuis que la France-Comté, après toutes les vicissitudes, se donna à la France, il y a deux siècles, elle resta le rempart avancé et fidèle de la patrie. Jamais Besançon n'a vu l'ennemi dans sa citadelle, jamais l'ombre funeste d'Attila ; et les hirondelles qui viennent chaque année construire leurs nids aux fenêtres de cette chambre où vous êtes né, ne diront jamais : la France n'est plus là ! »

Puis Jules Claretie, au nom de la Société des Gens de Lettres : « Victor Hugo a eu comme un cortège de monuments ; les statues de nos cités en deuil ; la colonne, Notre-Dame, le trophée et la cathédrale, le bronze et le granit, qu'il a contresigné de sa griffe, et, là-haut, au fronton ciselé par le maître sculpteur de la jeunesse, tombe le cri profond de tout un peuple : « Aux grands hommes, la patrie reconnaissante. »

Il faudrait une autre plume que la nôtre pour résumer cette mort qui est l'événement de tous, car, si le *vox populi* a mis le deuil dans les cœurs, si, ailleurs encore qu'à Besançon, les réverbères furent allumés et voilés de crêpe, si bien des préfectures et des mairies ont mis leurs drapeaux en berne sur leurs bureaux fermés, c'est que la France

FEUILLETON DU ZIG-ZAG

5

JACQUES MAURAN

Roman de mœurs contemporains

Flavia de Vernelle avait vingt-quatre ans, une taille souple, les yeux très expressifs. Ses cheveux, brouillés à la dernière mode, lui couvraient le front jusqu'aux sourcils. C'était une blonde, une blonde vaporeuse, sans rien de dur ni dans les traits, ni dans le ton ; ses yeux gris nuancés de brun avaient une caresse en réserve tout au fond de leur prunelle. Sa bouche, bonne et petite, souriait d'un sourire fort aimable, presque banal ; elle souriait ainsi à chacun, on le sentait rien qu'en l'abordant. Son geste avait une vivacité gracieuse, cependant elle laissait quelquefois tomber son bras d'un mouvement plein de fatigue qui indiquait un secret ennui.

Flavia portait une robe de surah blanc, brodée de perles blanches, décollée à la grecque, c'est-à-dire simplement retenue par deux rubans sur les épaules. Elle avait niché derrière son oreille bien ourlée, très rouge, un papillon de nacre incrusté de diamants. Rien au cou ni au poignet ; mais, selon les connaisseurs, son unique papillon

valait une fortune. Elle était fort poudrée, et, pour appuyer sa mouche plantée juste au coin de la lèvre, elle avait secoué sa houppe jusque sur ses cheveux blonds. Ce grain de beauté faisait d'elle une autre femme qu'une jolie femme comme il faut ; elle était désirable et semblait le savoir.

Jacques ne saisit rien de ces nuances toutes parisiennes : il fut plus scandalisé par ses épaules largement nues, que pris d'enthousiasme. La mouche lui sembla toujours drôle et énigmatique, comme ce fameux mot de Scholl qu'il n'avait pu se rappeler.

A côté de Flavia se tenait, demi penché, un homme de cinquante ans environ, remarquablement élégant, au visage exquis et usé à la fois, illuminé par deux prunelles changeantes, d'un reflet métallique. Il paraissait né dans son habit noir, tant il avait ses aises. Sa chevelure, à peine grisonnante, encadrait un front où rayonnait l'intelligence. Sa barbe, soyeuse, ornait deux lèvres fines et pleines d'une spirituelle raillerie. Il était si parfait physiquement qu'on craignait, en y songeant, de lui découvrir quelque monstrueux défaut moral.

— M. de Grandfrère est en train d'abîmer ce qu'il appelle mon raccourci de Bullier, dit Flavia, riant toujours de ses jolies dents de lait. Heureusement, voici venir du renfort.

Paul de Tholet répondit d'un ton acerbe :

— Nous savons que M. Albert de Grandfrère connaît à fond Bullier, mais il est inutile qu'il en fasse parade : c'est un homme que nous ne lui disputons pas.

— Oh ! monsieur, fit l'homme aux prunelles changeantes, je suis charitable : j'aimerais l'humble avis qu'il se trouve à deux pas d'ici des lampions de couleur en tout point semblables à ceux-ci, et accompagnés de quelques douzaines de trèfles mauresques, voilà tout. Moi, j'ai horreur de tout ce qui brûle, parce que tout ce qui brûle finit par fumer, et cela gâte l'épiderme à la longue.

— Quel impertinent ! pensa Jacques stupéfait.

— Moi, j'adore la lumière, riposta Paul de Tholet, s'asseyant entre Jacques et M. de Grandfrère ; plus on peut voir madame de Vernelle, plus je me trouve ravi, et je ne crois pas qu'on puisse m'accuser de mauvais goût.

Un murmure d'approbation circula dans le salon, mais Mme de Vernelle eut une moue. Cela paraissait l'amuser beaucoup qu'on osât blâmer ses goûts orientaux, et ce fut presque d'un ton timide qu'elle dit au baron de Grandfrère :

— Alors, vous n'aimez pas ma manière de me faire voir ?

— Non, Madame, déclara celui-ci d'un ton ennuyé, parce nous sommes vingt-cinq ici.

Cette boutade la fit rire aux éclats.

— Ce sont des gens bien extraordinaires, soupira le pauvre Jacques transi de peur ; ils se lancent des choses monstrueuses à la tête sans s'occuper des voisins. Va-t-il en ressortir un duel ?

Jacques avait deviné le monde peut-être dans le même livre où il avait contemplé Paris. Il avait aussi assisté à un bal à la sous-préfecture de Villefranche-en-Rouergue et s'était promis de tirer un parti très utile de ses observations de *jeune publiciste*. Il savait qu'un habit noir est nécessaire quand on doit manger des glaces passé minuit, qu'on ne doit pas retirer ses gants quelque chaleur qu'il fasse et qu'il est bien reçu de parler politique aux gros bonnets du salon. Immobile sur le bout du divan, les jambes couvertes par la traîne blanche de la jupe de Flavia, il serrait son mécanisme contre sa poitrine en jetant autour de lui des regards désolés. Il avait vu à sa droite une espèce de mannequin très haut, très prétentieux, sanglé dans une redingote immense ; à sa gauche, deux petits jeunes singes, à pantalons larges du bas, tenaient leurs regards entre le cinquième et le sixième bouton de leur gilet ; puis, de tous les coins, partaient des phrases étranges :

LÉO D'ORFER.

La suite au prochain numéro.
(Reproduction interdite).

et, entr'autres pays, M. Emmanuel-Edouard pour la république d'Haïti, tous, dans l'univers, ont senti la spontanéité de saluer, de remercier à jamais le père du peuple encore davantage que l'immortel poète. Que de gens Hugo n'a-t-il pas sauvés de la ruine ou de la mort. On avait faim, on avait peur, on écrivait à Hugo. Une lettre revêtue de l'apostille de Victor Hugo devenait le Sésame infailible ouvrant tous les ministères, pour y arracher des grâces.

Qu'était-ce donc lorsque Hugo se présentait lui-même. Le pouvoir n'osa jamais dire non à Victor Hugo, depuis surtout que Louis-Philippe se leva de son lit devant Hugo entré dans sa chambre, au milieu des gardes ahuris, pour accorder la grâce de Barbès. Plus près de nous, dans la funeste commune, que de souvenirs touchants.

L'homme universel passa le siège à Paris, avec ses fils, ce fut un dévouement à trois. C'est le jour où éclata la commune, le 18 mars, qu'il conduisit son fils Charles au grand abîme sombre.

Après la Commune, il sauva tout ce qui eut le bonheur de pouvoir l'approcher. C'est une malheureuse mère dont le fils, un enfant de 18 ans, de l'armée régulière, se laisse entraîner aux fédérés en levant la crosse en l'air. Il est pris et va être fusillé. Hugo dicte à la mère anéantie une lettre pour la commission des grâces, puis quitte tout pour aller à Versailles, et dit à M. Thiers : « Mon cher Thiers, on a condamné un enfant à mort, je ne veux pas qu'on le tue... Vous n'avez qu'un mot à dire. N'alléguez rien. Si vous n'êtes pas de la commission des grâces, c'est égal ; puisque vous dites que vous n'êtes pas sanguinaire, montrez-le.

— Mais la justice, voulut dire Thiers, ne demandant au fond rien de mieux que de pouvoir dire : « J'ai obligé Hugo. »

— Sa mère est là, en bas. Je lui ai promis la vie de son enfant et j'insiste.

— Eh bien, mon cher ami, dit enfin M. Thiers, dites-lui que vous les avez sauvés.

Puis, deux heures après, c'étaient trois femmes qu'il arrachait saines et sauvées du 4^e conseil de guerre :

— Mais est-ce que vous allez laisser assassiner les femmes, maintenant, dit-il encore à M. Thiers. Quand j'étais proscrit, je faisais de loin, tout de même, ce que je pouvais. Mais aujourd'hui que je suis là, je m'oppose à ce qu'on fusille ces femmes.

Faire tuer des femmes par les femmes, je le comprendrais ; mais faire fusiller des

femmes par des soldats, c'est monstrueux ! fusiller une femme, c'est fusiller sa mère !

Et Hugo, tour à tour suppliant et superbe, sauva des milliers de victimes.

« Il n'y a pas un mois, dit le *Progrès artistique*, que ses deux petits enfants, Georges et Jeanne, dansaient, sous nos yeux, un menuet en costume du XIV^e siècle. Le dimanche suivant, ils devaient danser une pavane, l'aïeul tenait beaucoup à les voir ainsi vêtus. Rien ne faisait prévoir une aussi cruelle catastrophe. »

Cher et regretté maître. La France n'aura pas assez de larmes pour te pleurer.

ERUAL.

L'Homme aux Bottines

Jules de Lacroix-Bertrix, étudiant en médecine et excellent musicien à ses heures, devenait depuis quelque temps la coqueluche des demis-schutteuses du quartier. Grand, élancé, d'un beau brun et les cheveux toujours taillés en brosse, d'un caractère doux, serviable et parfois enfant, Jules n'avait qu'un défaut... Il était timide... si timide... que ne sachant ou plutôt n'osant rien refuser à une femme... il ne savait pas ou n'osait s'en débarrasser...

Et, pourtant, un beau matin, le bruit courait au quartier que la belle Margot avait été expulsée de son petit logement du quatrième.

Que s'était-il donc passé pour que le placide Jules, sortant de ses gonds, jetât dehors une si charmante pécheresse ?

Rien, absolument rien. Jules avait voulu tout simplement faire acte d'énergie. Le mouton s'était réveillé enragé.

Il faut dire toutefois, qu'à bien examiner le moyen dont il se servit, le mouton enragé perd quelque peu de son prestige.

Voici le fait :

Jules avait souvent entendu parler de l'oncle traditionnel arrivant toujours à point pour éloigner pendant quelques jours les importunes (j'allais dire les *crampons*)... Il s'en servit.

Margot venait régulièrement tous les soirs, à dix heures, et ne partait que le lendemain, fort tard dans la matinée.

Lacroix-Bertrix, profitant de son absence, se glissa, certain soir, mystérieusement, chez son propriétaire et lui dit après avoir beaucoup hésité :

— Vous devriez me rendre, cher Monsieur, un bien grand service.

A ce mot de « service », le propriétaire, envers lequel peut-être le séduisant Jules était en retard pour le terme, eût un haut-le-corps. Le brave homme redoutait une demande de fonds. Aussi, c'est avec terreur et prêt à répondre le fameux « cela m'est complètement impossible »

qu'il lâcha de sa voix nasillarde un « si je le puis » à peine articulé.

Mais dès que le jeune de Lacroix-Bertrix eût ajouté : « Ce serait de me débarrasser de Margot » pareil au soleil qui nous apparaît tout à coup plus brillant lorsqu'il est resté caché quelque temps derrière un nuage, son visage passa subitement du teint verdâtre au teint vermeil, et c'est d'une voix ferme et sonore qu'il répondit :

— Comment donc, cher Monsieur, mais avec grand plaisir, vous savez que je n'ai rien à vous refuser.

Le pleutre, le ladre... Je le crois bien !... Il se disait tout bas :

Plus de Margot. Jules fera des économies et paiera plus régulièrement son terme.

Propriétaire, va !

Bref, le jeune homme lui expliqua son rôle, et trois ou quatre coups de mains qu'il lança dans ses cheveux coupés ras en descendant l'escalier démontraient assez qu'il était content de lui-même (j'avais oublié de vous dire que, chez lui, ce geste était un signe de grande satisfaction intérieure).

Margot fut reçue comme à l'ordinaire avec un sourire des plus gracieux, un baiser des plus tendres, une caresse des plus... aimables, et ne s'aperçut d'aucun refroidissement... au contraire. Comme la lampe qui, avant de s'éteindre, brille une dernière fois d'un plus vif éclat, Jules fut plus passionné que de coutume. La pauvre Margot était dans le ravissement.

Enfin le bruit de leurs baisers les endormit, et Jules dut beaucoup rêver au drame ou plutôt à la comédie qui allait se jouer au réveil, car un sourire de Méphisto erra toute la nuit sur le coin de ses fines lèvres.

A peine l'aurore venait-elle chatouiller de ses doigts de rose le nid où dormaient nos deux amoureux qu'un coup sec frappé à leur porte les réveilla en sursaut et qu'une voix féminine, s'échappant du trou de la serrure, appela doucement :

— Jules !... Jules !...

Tremblante et collée sur la poitrine de son amant, Margot lui demandait :

— Qui est là ? Connais-tu cette voix ?

Et Jules, qui avait reconnu la voix de la laitière et qui mordillait les draps afin de ne pas éclater de rire au nez de la belle épouvantée, répondit en lui serrant la main :

— Ne bouge pas ! c'est ma femme !...

Trois fois encore on appela Jules !... Jules... et toujours même silence. Enfin un pas se fit entendre dans l'escalier. On partait.

Margot respira plus librement, et, pour se dommer de ce moment de frayeur, elle jeta ses deux bras autour du cou de son amant et ses lèvres gourmandes quémendèrent le baiser du réveil qu'elles n'avaient pu cueillir encore.

Pauvre Margot ! il était dit qu'elle ne goûterait pas ce jour-là les douceurs d'une grasse ma-

tinée, car, tout-à-coup, on frappa fortement à la porte, et une grosse voix s'écria :

— Jules ! ouvre-moi ; c'est ton oncle qui arrive. et qui vient t'embrasser !... Mais ouvre donc, farceur.

Et les coups pleuvaient, drus comme grêle ; Margot tremblait de tous ses membres, pendant que l'intrus continuait :

— Mais ouvre donc, animal ! je sais fort bien que tu es là... Tes bottines sont à la porte... Tu n'ouvres pas, c'est que tu as une femme avec toi... Cela ne m'étonne pas si tu as des dettes ; au lieu de les payer, je te paierai autre chose aujourd'hui... Dors si tu veux, je reviendrai, car je sais que tu es là...

Et Margot, effrayée, l'entendit encore murmurer en descendant l'escalier :

— Il n'est pas malin... il laisse ses bottines à la porte !...

Enfin, rompant le silence, elle demanda toute tremblante :

— Que faire, Jules ?

— Que faire, malheureuse ! Mais t'habiller et t'enfuir au plus vite !... sans cela, je suis flambé, l'oncle me coupera les vivres et je ne pourrai plus te revoir...

Et Jules lui passait son corset, ses jupes, ses bottines... Et Margot se hâtait, se piquant les doigts par-ci, brisant un crochet par là et, dans sa précipitation elle ne prit même pas le baiser du départ.

Jules de Lacroix Bertrix, craignant une fausse sortie, collé contre la fenêtre, regardait dans la rue ; quand il l'aperçut filant mal coiffée et à peine lacée sur le trottoir, pris d'un accès d'hilarité fou, il piqua un cancan des plus désordonnés, en chemise, au milieu de la chambre.

Puis il s'arrêta, essouffé, sur le seuil de la porte entrebâillée il aperçut alors la figure bourgeonnée de son propriétaire qui semblait lui demander, sûr de la réponse :

— Ai-je bien rempli mon rôle ?

Jules, au milieu de nouveaux éclats de rire ne put que prononcer ces mots :

— Vous avez été sublime !!

Margot n'est plus revenue chez Jules. Devina-t-elle la ruse ? ou de Lacroix-Bertrix raconta-t-il l'aventure à quelque indiscret ? Je ne sais...

J'ai appris cette histoire de la bouche d'un de mes bons amis qui en connaît tout particulièrement le héros.

Si par hasard, cher lecteur, vous passez rue de Médecins, arrêtez-vous un instant à la brasserie du Bon Boch, demandez à Ninai si elle connaît Jules de Lacroix-Bertrix et vous êtes sûr d'obtenir entre deux éclats de rire, cette malicieuse réponse :

— L'homme aux bottines !! Ah ! je crois bien !!!

Victor de VILLENEUVE.

LA GOUVERNANTE MODÈLE

HISTOIRE LYONNAISE

(Voir le journal depuis le numéro 74)

Les deux enfants, jadis, fréquentèrent la même école. Le vestibule d'une salle était garni de patères, où les élèves suspendaient leurs effets à quitter durant l'étude. Six fois sur dix, le chapeau encadrant la blonde tête d'Amélie subissait des avaries incompréhensibles, non seulement pour la petite propriétaire désolée, mais pour la surveillante et la classe également stupéfiées. La sous-maitresse, comme Mme Chauffet, femme d'expédients, n'ayant jamais cru aux sorcières, s'avisait de s'embusquer dans l'immense coffre à bois et à charbon, vide en été, faisant face à la garde-robe des élèves.

Après une demi-heure d'attente, elle vit juste, suivant les prévisions de Mme Chauffet, instigatrice de la ruse, Hermance Tintin en personne sauter en chat-tigre sur le chapeau encore rafraîchi de la veille et, avec une fureur sauvage, le

fouler aux pieds ; puis, le ramassant, elle l'élargit pourtant tant bien que mal de ses deux poings sales et crispés, mais ne se décida à remettre en place qu'après avoir craché sur la plus belle fleur, par comble de folie haineuse.

Tout ceci se passa comme dans un tourbillon, et la fille du figaro Chauffet se disposait à rentrer félinement à sa place, lorsqu'en se retournant elle trouva l'intendante qui lui barrait immédiatement le passage... Qu'on juge de la confusion de la coupable... presque jugée en classe. Claire y soutint toutefois audacieusement tout le contraire à la dame qui n'en put croire ses yeux, ni maintenant ses oreilles.

La Fadasse nia carrément et avec un surplus d'audace, s'il fut possible, vis-à-vis Mme Chauffet qui, alors, pour n'en pas étouffer, gratifia la fourbe, sans cérémonie aucune, d'une bonne paire de vigoureux soufflets.

— Tiens, coquine de *demi-récolte*, porte mes deux gifles à ton bonhomme de père, tous les deux, vous ne serez jamais que du blé pourri pour mes sacs, cria la tante selon la Loi, en forme d'adieu irrévocable.

L'institutrice, de son côté, songeait à une expédition aussi radicale, lorsqu'une des grandes petites filles composant sa classe sortit de son banc et prit sur elle de résumer les impressions de ses compagnes. Du reste, rien n'a jamais ré-

volté, les enfants surtout, comme l'injustice ; ce fut un soulagement réel pour celles-ci de voir chasser Hermance, qui déjà possédait peu de sympathies, tandis que sa rivale, au contraire, était ce qu'on appelle *adorée* ; aussi les jeunes têtes, et Ambroisine par leur bouche, proposèrent-elles sa radiation, se réservant de créer un fort mauvais parti si on la revoyait à leur école... aussi la jalouse, n'attendant plus la fin du speech courroucé, prit la porte en tapinois, devinant qu'elle s'éviterait de la sorte les avanies qui ne l'auraient certainement point épargnées à sa sortie... Mais aussi, de quelle somme de haine, de quelles laves aussi brûlantes qu'enfiellées, l'envie, la rage contre l'innocente Amélie s'augmentèrent-elles !

— Voici bien du train pour une mauvaise bâtarde, vociféra l'aveugle père auquel sa fille conta l'anecdote à sa manière... Laisse-moi faire, Nanance, je m'en vas parler du bon bec à ta tante... il faudra bien, cette fois, que la grosse lanterne d'écurie s'éteigne sans fumer.

— N'y allez pas... restez avec moi... ah ! mon petit papa... mon joli petit pépère... je vous en supplie, pleurniche la rusée drôlesse, se suspendant au col du trop faible Mentor... on vous ferait des trop bêtes histoires... vous vous en tourneriez les sangs... pour vous faire tomber malade... et puis... et puis... vous en reviendriez colère contre moi.

Et comme le Tintin, dans sa lucide conception amenée par la lucide histoire, pour lui seul, combinée par Claire, ne voyait dans ce choc qu'un moyen de faire éclater enfin l'innocence de sa sublime Hermance tout en obtenant l'envoi d'Amélie aux enfants trouvés, au moins.

Et comme le Tintin Chauffet insistait :

— Vous vous brouilleriez peut-être ! échappait-il à Hermance dans son effroi des confrontations, et vous savez bien, ajouta la créature d'un ton qu'elle parvint encore à rendre naïf... vous disiez un soir... je ne sais pourquoi, que vous ne voudriez pas vous brouiller *en plein* avec notre tante à cause de vos enfants.

Le frater regarda son chef-d'œuvre avec admiration.

— T'as raison, ma Nanance, s'inclina l'imbécile en embrassant la donzelle... T'as mille fois plus de complicité que ton vieux papa... Eh bien, je n'ai pas chez la boulangère, ni ne lui dégoiserais rien non plus, de peur de m'emballer et de nous empoigner ensuite.

Donc Hermance, pleinement rassurée sur le périlleux de l'instant, se mit à bâtir de lointains projets de vengeance sûre

ERUAL.

(A suivre).

EN COCHINCHINE

(Suite)

Il est très bavard, ce personnage, et, quelque charme qu'ait sa conversation, je comprends le peu l'empressement des marins à entamer une conversation politique ou littéraire avec lui.

Enfin, nous avons le *Ma-Moc*, qui est ce qu'on peut appeler un bon diable, un brin folichon, très farceur, mais aussi par trop poltron.

Les *Ma-Moc* sont des sylvains qui établissent leur logement dans l'intérieur des arbres. Ils vivent là probablement en bons pères de famille indifférents à toutes questions sociales. Ils ne donnent signe de vie que si vous enlevez sa demeure de la forêt. Si on s'empare de cet arbre pour en faire le pilier d'une maison, *Ca-nga*, le *Ma-moc* proteste. La nuit, tout doucement, il quitte son logis, plus doucement encore il se dirige vers la couche du profane, et gaielement lui saute sur le ventre.

Le résultat de cette vengeance est un cauchemar plus ou moins terrible. Le lutin, qui connaît le résultat de sa chorégraphie, épie le réveil du dormeur, car il est très poltron; dès qu'il lui voit battre des paupières, il s'esquive. Jamais, paraît-il, on n'a pu s'emparer d'un de ces malicieux génies, il a déjoué toutes les ruses.

L'Annamite qui le voit dans son toit, démolit sa maison et se pourvoit d'autres matériaux. S'il persistait à cohabiter avec un *Ma-moc*, il devrait renoncer aux douceurs du sommeil du juste.

La superstition est donc fortement ancrée chez l'indigène de la Basse-Cochinchine, il est à constater à son avantage que, à cela près, s'arrêtent ses croyances. Dans chaque bourgade et village, se trouve bien une pagode et chaque famille possède bien dans son intérieur l'image de Bouddha; mais il n'est peut-être pas vingt Annamites en Cochinchine qui connaissent la doctrine de Bouddha et suivent ses préceptes. Les autres se moquent comme d'une guigne du dogme et de la lithurgie religieuse.

Les catholiques sont assez nombreux dans nos possessions d'Extrême-Orient; parmi eux, se trouvent des prêtres et des religieuses. Cette bizarrerie me fait rire. Jamais je ne pourrais croire à la fermeté de conviction de ces gens-là, et je ne suis pas le seul. Cela, du reste, n'a aucune importance, et je ne tiens point à soulever des protestations parmi les croyants de France qui pourront me lire.

En commençant l'article d'aujourd'hui, je vous disais que quantité de maladies se développent et déciment les Annamites étaient dues au manque de vêtements pendant la saison pluvieuse; j'aurais dû ajouter aussi à leur mauvais hygiène, comme soins de propreté et dans la préparation des aliments.

L'indigène (je parle du cultivateur qui représente la généralité) se nourrit mal de poissons séchés au soleil. Le *mam* qu'il assaisonne avec le jus fermenté de ce poisson, le *nioc mam*; il corse ses préparations culinaires avec le piment, le poivre et le sel. Il est donc constamment altéré, et l'eau de anoyos ne peut être bue que filtrée ou clarifiée avec de l'alun; ce qu'il ne peut pas toujours faire. De plus, dans quantité d'endroits, aux portes mêmes de Saïgon, on est obligé d'acheter l'eau, celle des rivières, est saumâtre. Comme viande, il n'a que le poulet *con-hime* et le porc *con-heo*, lequel est très malsain, étant très mal engraisé.

Comme boissons, l'Asiatique a le thé et l'eau-de-vie de riz.

De nombreux Européens se sont habitués à manger à l'occasion comme les habitants du pays et trouvent leurs mets agréables. Cela est vrai, mais il faut qu'ils soient convenablement apprêtés, ce que ne peut faire le pauvre diable de cultivateur. J'ai goûté de la bonne cuisine annamite et j'ai trouvée de mon goût, je ne la déblatère donc point de parti pris.

Les fruits du pays sont presque tous très fins et fort appréciés des Européens. Je vous citerai particulièrement la mangue au parfum de thérbentine, le mangoustou, le corosol dont la chair blanche joue la crème, l'ananas, la goyave, la pomme canelle, une grande variété de bananes, de grosses oranges dont la peau très épaisse reste toujours verte; enfin, comme tubercules, la patate à la saveur niérée et l'ignane.

(A suivre) Aut. BRÉBION.

Le Ruisseau

A un intime, Ferdinand Petitjean.

Oh! si je pouvais avoir,
Ami, ta main dans la mienne,
Nous irions, dans la soirée,
De musique aérienne.

Tout en l'exécutant, nos pas
Gagneraient une retraite
Féconde en divins appas
Et qui sourit au poète.

C'est au bord d'un vert taillis
Un vallon parmi les mousses,
Vallon plein de gazouillis
De senteurs fraîches et douces.

Là, tandis que, recueilli,
Sous la voûte recueillie,
Flotte et nous berce ton chant,
O pâle Mélancolie!

Là, comme un serpent bougeur,
Comme un frisson qui se glisse,
Il arrive en tapageur
Et s'arrête avec délice.

Il est invisible, il est
La flûte d'argent sonore
Dont le trille au roitelet
Annonce la fée Aurore.

Malgré l'automnal brouillard,
Il jase avec l'alouette
Tant cet heureux babillard
Aime à prolonger sa fête!

Et pour son fol air si pur,
Pour son délicieux verbe,
Ses fleurs mignonnes d'azur
S'inclinent non loin dans l'herbe.

Peuple errant de papillons
Et tribu de demoiselles
Quitte les demandes ou s'elles
Pour l'éventer de leurs ailes;

Et, la nuit, le vers luisant
Regard d'or à chaste flamme,
Sur sa route va, faisant
La clarté qu'il lui réclame.

Aussi que de fois oiseau
Enjôleur, humble fleurlette,
Silphes chers au renouveau,
Astre à la lueur discrète.

Que de fois je suis venu
En ces lieux trouver asile
Contre le spleen inconnu
Qu'on rapporte de la ville.

Ou bien, c'était au retour
D'une chasse longue et vaine.
J'avais battu tour à tour
Les monts, les fourrés, la plaine;

Et près du cours ignoré
De l'eau vive et cristalline,
J'oubliais tout enivré,
Que l'heure ombrail la colline.

Qu'ai-je dit? hélas! au temps
Où, devant le ciel immense
Et les roses du printemps,
Mes pleurs tombaient en silence;

A cet âge où, par les bois
On songe, croyant entendre
De feuille en feuille une voix
Qui parle timide et tendre;

Mon cœur, charmant ruisseau,
Se prit à ton ariette
Comme au galant triolet
De la joyeuse fauvette

Alors pour le promeneur
Toujours, toujours solitaire,
Votre duo de bonheur
Contenait son doux mystère.

Mais à présent tu peux fuir,
Onde si capricieuse!
Tu peux ne plus revenir,
Artiste brune et frileuse;

Je sais enfin le secret
Qui troubla tant mon enfance,
Je sais votre don sacré:
Mélodie et souvenance!

(Solitude.)

Ernest BONNEAU.

A un jeune Poète

A Louis Anthéaume.

Puisque tu veux parler l'harmonieux langage,
Dans les termes divins employés par les dieux,
Fuis les sentiers battus, jeune homme studieux,
Où, profane vulgaire, un plat rimeur s'engage.

Mais, pour cela ton corps et un trop lourd bagage;
Ton esprit doit, semblable à l'aigle audacieux,
Seul, quitter cette terre et voler vers les cieux:
Toujours au dieu des vers, il faut donner un gage.

Et, mortel bienheureux, entre tous les auteurs,
Si ton génie atteint ces sublimes hauteurs,
Là, tu pourras trouver une muse fidèle.
Désormais l'avenir te sourira près d'elle,
Sans craindre de sa part un cruel abandon....
— Je crois à être ta place, excuse-moi, pardon!

Hippolyte LAROCHE.

BLÉ

SONNET ANAGRAMME

A mon ami J. VEUILLET.

Quand l'astre pur du jour illumine la terre
Et que le vent plaintif murmure dans les blés,
On croit apercevoir les flots de l'onde amère
Par l'aile du zéphyr mollement ondulés.
Puis, lorsque de la nuit paraît l'ombre légère,
On voit les blonds épis sur le sol rassemblés
Par l'heureux moissonneur qui, gagnant sa chaux,
Contemple avec dédain les épis étioilés. (mière,
Que j'aime à voir parfois les pures jeunes filles
Glaner les grains de blé tombés sous les faucilles
Et danser en chantant les vieux airs du pays :
Blé d'or au sein des champs, balancez-vous su-
(perbes!

Le paysan voit sa richesse dans vos gerbes,
Et l'amoureux tremblant, l'espoir dans vos épis.

A. D'ATRAVEL.

Bébé regarde avec une grande curiosité un
monsieur orné d'une calvitie extravagante. Puis
tout à coup, en se penchant vers sa mère :

— Dis, m'man, les grandes personnes, c'est-y
là qu'on leur donne le fouet?

Ninie et Popaul sont surpris par leurs parents
en train de s'administrer des gifles et de s'égratigner
en échangeant les mots les plus blessants.

— Que faites-vous là, petits malheureux?
s'exclame une des mamans.

Les enfants s'arrêtent, sourient tout doucement :

— Nous jouons au petit mari et à la petite
femme.

Deux philosophes, sur le bord d'un étang, con-
tempnent des canards barbotants.

— Ont-ils de la veine! ces canards : qu'il
pleuve ou qu'il neige, ces volatiles n'ont jamais
besoin de parapluie.

— Pardieu, répond l'autre, une cane suffit à
leur bonheur. (Entr'acte Bordelais.)

CONCERTS BELLECOUR

Tous les soirs, de 8 h. 1/2 à 11 heures,
grand concert par l'Orchestre de la Ville,
sous la direction de M. A. LUIGINI.

Prix d'entrée : 50 centimes

JEUX D'ESPRIT

CHARADE

Mon tout se sert de mon premier
Pour se nourrir de mon dernier.

E. VICO.

Solution du dernier numéro

EPICURE

Ont deviné : Petiton, Epi Blazet.

KOULAO ROI DES POTAGES

SE VEND PARTOUT

SANTIARD & Co — LYON

THÉS DE CHINE

Thé de soirée — Thés Souchong
Pékao à pointes blanches, oranges
Schulang, etc.
IMPORTATION DIRECTE

Pharmacie GAVINET
4, rue Bellecour — LYON

LIQUEUR DES DAMES
(Voir les annonces à la quatrième page)

AU SORBIER

Parures de Bals et de Mariées
Plantes pour Appartements

Jules GIRARD

Rue de la République, 16, près la Bourse
LYON

Plumes et Fleurs, Chapeaux de Feutre
CHAPEAUX DE PAILLE

Formes pour Chapeaux, Nouveautés pour Modes, Dentelle
FICHUS, VOILETTES, RUCHES

PRIX DE GROS

GRANGE FILS AINÉ

Ci-devant rue d'Algérie, 2

ACTUELLEMENT RUE BOILEAU, 42

Fabrique de Meubles Riches et Ordinaires
GRAND CHOIX DE TOUT BOIS ET DE TOUT STYLE
EN MAGASIN

Maison recommandée pour la bonne confection
et la solidité de ses produits

A la Renommée

44, place de la République, 44

Cette maison bien connue pour la supériorité
de ses marchandises et pour vendre
réellement bon marché, prévient sa clientèle,
que cette année, elle s'est surpassée pour le
grand choix, la bonne qualité et la très grande
élégance de toutes ses chaussures pour Hom-
mes, Dames et Enfants.

Chaussures de Chasse, de Marche,
de Luxe et Cérémonies

MOLLETIERES imitant la BOTTE de CHEVAL
CHAUSURES POUR LAWN TENIS

A. ROYANÉ

LYON — Rue de la Préfecture, 1 — LYON

LAINES ET COTONS

à tricoter et au crochet

COTONS POUR COUVERTURES

BONNETERIE FANTAISIE

au tricot et au crochet

Pèlerines, Fichus, Jupons, Robes d'enfants

GILETS DE CHASSE, BAS, etc.

Détail au prix du gros

MAISON FONDÉE EN 1865

DISTILLERIE DAUPHINOISE
Fabrique de Liqueurs spéciales

HTE GONTARD

DISTILLATEUR ET PROPRIÉTAIRE

A Saint-Laurent-du-Pont (Isère), près la Grande

Chartreuse

MAISON A LYON, COURS VITTON, 11-13

INVENTEUR

Prunelle à la Fine-Champagne, Quina-Liqueur, Prémaline
des Alpes, Curaçao d'Haiti (6 types), Cordal des voyages
Charentaise (Crème de Fine-Champagne), Cockau français,
Amer Gontard.

Seul dépositaire pour la France du Kummel Yvan Semenov,
de Riga (Russie), cristallisé et non cristallisé.

Spécialités : les trois Liqueurs Gontard et Elix
végétal entièrement semblable à ceux du couvent, Bitter
Gontard et Arqueuse, Genepy et Arde des Alpes, China-
Ratfia de cerises, Cacao vanille.

Le Gérant : P.-M. PERRELLON

Lyon. — Imp. Perrellon, grande rue de la

otière, 28

